

LE PROPAGATEUR

Vol. V.

JUIN 1908

No 6

Chronique mensuelle. — Les abeilles de Valvert, (Suite). — La fondation de Québec. — La présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE: Un *erratum*. — Lettre du pape aux cardinaux français. — Un pèlerinage à Rome. — La force de diagnostic de Pie X. — Le catholicisme en Chine. — Les conversions en Angleterre. — La fin d'un instituteur. — La foi du défunt cardinal Richard. — Le Jubilé d'or du Père Hurter. — La natalité en France. — Zola au Panthéon. — Clémenceau à Westminster. — Les fêtes d'Orléans. — M. de Lapparent et M. François Coppée. — La lady-help. — Un prêtre et un évêque conseillers municipaux. — Le doyen des chœurs d'église. — Le soleil du mal. — Les visites pastorales. — Les toilettes des communiantes. — Une coutume de jadis. — La Bienheureuse Madeleine-Sophie Barat. — Le cardinal Logue à Montréal. — Le nouvel archevêque de Toronto. — Les fêtes de Québec et l'*Univers*. — Saint Jean-Baptiste patron et modèle des canadiens. — Un beau récit d'audience. — M. Bédard, p. s. s. — M. A.-O. Gagnon, de Sherbrooke. — M. Louis Fréchette. — Nos défunts.

Dans notre dernière chronique, parlant d'une réception des paysans de la campagne romaine au Vatican, nous en avons, par suite de je ne sais quelle distraction, fixé la date au 25 avril, vendredi saint ? Il s'agissait en fait du 17 avril. Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes. Pâques ne tombe jamais après le 25 avril.

* * *

Le 17 mai, le pape a adressé aux cardinaux français, et par eux à l'épiscopat et aux catholiques de France, une lettre importante dans laquelle il rejette les "Mutualités," qu'on projetait de fonder dans le monde ecclésiastique, et avec lesquelles le gouvernement Clémenceau — Briand consentait à traiter. Le Pape refuse d'approuver cette nouvelle combinaison pour les mêmes raisons qu'il a refusé de s'incliner devant la loi de séparation. Le gouvernement persistant à méconnaître la hiérarchie dans la constitution de l'Eglise, l'Eglise, comme telle, ne peut traiter avec lui. Donc "ces pensions aux vieux prêtres" que la loi autorisait et "ces exécutions des fondations de messes" qu'elle consentait à solder, pourvu que se constituassent des "Mutualités approuvées," l'Eglise les rejette. M. Briand en est pour ses façons cauteleuses. Qu'il garde tout ce qu'il a volé à l'Eglise au nom de l'Etat ! Le pape ne veut pas qu'on lui aide à se donner l'illusion d'avoir rattrapé, en insultant l'Eglise. Le Saint-Père, pour acquitter les fondations de messes, demande à chaque prêtre français une messe par année, il s'engage personnellement à en dire une tous les mois, et de plus il a vu lui-même, en déposant la somme voulue, à la célébration de deux mille messes par an.

* * *

Quelques jours après, le 23 mai, un pèlerinage français, venu à Rome en vue des fêtes de béatification de la Mère Barat, était en audience auprès du Saint-Père. Mgr Amette, archevêque de Paris, parlant au nom de la France catholique, après avoir expliqué que ses compatriotes catholiques veulent être pour le pape des fils très obéissants, très confiants et très aimants, concluait : " Nous voulons, Très Saint Père, à force de fidélité et de dévouement, consoler votre cœur abreuvé de tant d'amertumes. Dociles à vos exhortations, nous voulons par nos incessantes prières, par nos efforts généreux, par nos luttes courageuses, hâter le jour où vous verrez se rétablir, au sein de notre patrie, cette paix religieuse dont vous avez proclamé les indispensables conditions, savoir : " le respect de la hiérarchie de l'Eglise, l'inviolabilité de ses biens et sa liberté."

Et Pie X, au cours d'une vibrante allocution, répondait, s'adressant aux deux milles pèlerins qui étaient là, et par eux à tous les fidèles de France : " Votre venue à Rome en ces circonstances et quelques heures à peine après la publication de Notre récente décision, est une nouvelle preuve qui m'assure que vous êtes animés de la vraie foi, des vrais sentiments chrétiens catholiques, que vous êtes de vrais fils de la Sainte Eglise. Je vous félicite de cette obéissance dont, au nom de tous, Monseigneur vient de faire la solennelle protestation sans me causer d'ailleurs aucune surprise. Car, je connais la générosité des Français, je sais leur attachement dont j'ai reçu déjà des preuves si nombreuses. Je sais que les catholiques français sont disposés à tout, à la croix s'il le faut et au martyre, pour conserver la foi qui a toujours été la gloire la plus précieuse de la France, justement appelée la Fille aînée de l'Eglise."

* * *

Pie X à l'œil pénétrant, les journalistes les plus en vue et les moins suspects de cléricalisme, parlent volontiers de sa " force de diagnostic." Voici, par exemple, un jugement de l'*Echo de Paris* signé par *Junius*, il est intéressant : Cette force de diagnostic, j'insiste sur le mot, paraît bien être la faculté maitresse de Pie X. Il en a donné une preuve très remarquable aussi quand il a déjoué la ruse savamment ourdie par ce persécuteur déguisé, ce Dioclétien-Chicaneau qu'est M. Briand. Le rejet de la loi sur les associations culturelles est une de ces décisions chirurgicales qu'une magnifique intelligence des réalités servie par la plus vigoureuse énergie de volonté pouvait seule dicter. Pie X n'a pas montré moins de pénétration en Italie, quand il a brisé " l'œuvre des congrès," laquelle n'allait à rien moins qu'à constituer, sur le terrain de la politique, un parti catholique qui eût dicté des lois aux évêques et au pape lui-même. Nous le voyons aujourd'hui reprendre cette œuvre sur un nouveau plan, et instaurer définitivement la politique, dite là-bas " politique d'accord," qui consiste à placer l'action électorale des catholiques organisés entre les mains des évêques, ceux-ci traitant avec chaque candidat séparément et sur un terrain précis. Qui ne voit les résultats de cette judiciaire méthode, grâce à laquelle est évité le pire danger que puisse courir l'Eglise au-delà des Alpes : l'alliance des démocrates chrétiens avec les socialistes ?

* * *

Au reste l'action catholique continue son œuvre dans le monde. On entend parfois beaucoup plus les bruyantes manifestations anticléricales et librepenseuses qu'il ne faudrait. On lit la page retentissante et on néglige à côté la petite note modeste qui raconte un peu le bien qui se fait ici ou là.

Récemment, par exemple, qui aura remarqué cette petite information qui a pourtant fait son tour de presse à peu près dans le monde entier. Lisons-la et bénissons Dieu !

Les forces catholiques en Chine. — Une importante réunion a eu lieu le 1er mars à Sin-Gnan-Fou : un préfet apostolique et huit vicaires apostoliques y ont traité diverses questions concernant les missions catholiques. C'étaient : le R. P. Terlaak, préfet apostolique du Kan-Sou méridional (où il y a 1 106 chrétiens); Mgr Otto, du Kan-Sou septentrional (2 702 chrétiens); Mgr Gatte, du Chen-Si septentrional (11 487 chrétiens); Mgr Paperini, du Chen-Si méridional (23 568 chrétiens); Mgr Fiorentini, du Chan-Si septentrional (18 200 chrétiens); Mgr Timmer, du Chan-Si méridional (14 316 chrétiens); Mgr Giesen, du Chantoung méridional (23 568 chrétiens); Mgr Schang, de l'Est Chantoung (9 900 chrétiens); le P. Pieper, du Chantoung septentrional (35 301 chrétiens). Ce dernier représentait Mgr Henninghaus, en ce moment en Europe.

L'ensemble des chrétiens chinois a atteint le million (exactement 1 042 196); il y a ainsi environ un chrétien pour 400 païens. Le nombre des prêtres européens, en Chine, est de 1 346; il y a 535 prêtres indigènes.

* * *

Mais, dit-on, cela est en pays infidèles? Voici une autre information qui concerne, celle-là, un pays plus voisin. Il s'agit de l'Angleterre. On y signale, depuis quelque temps, une recrudescence de conversions au catholicisme, principalement dans les rangs élevés de la société. Le samedi saint, M. J. Leslie, un brillant lauréat de l'université de Cambridge, était reçu dans le sein de l'Eglise. La semaine suivante, c'était le marquis de Queensbury, chef de l'illustre famille des Douglas, qui faisait son abjuration. Ces jours derniers, en mai, c'était sir Charles Enan-Smith, brillant diplomate et soldat...

* * *

Et en France, donc, le pays des missionnaires et des apôtats généreux, il ne faut pas croire que la grâce ne va pas souvent frapper à la porte des sectaires. L'autre jour, lisons-nous dans l'*Avenir* de Clermont-Ferrand mourait dans la force de l'âge, après une longue maladie, M. R. . . , instituteur à Masset, commune de Julianges (Lozère). Cet instituteur, comme tant d'autres, avait, pendant sa courte carrière fait ouvertement profession d'anticléricalisme, dissuadant ses élèves et leurs parents d'accomplir leurs devoirs religieux, répandant les journaux libres-penseurs. Au début de sa maladie, il refusa les secours de la religion. Puis, le mal s'aggravant, ne se faisant plus aucune illusion sur son état il demanda lui-même la visite du prêtre et reçut, avec beaucoup de sincérité, les derniers sacrements. Il fit mieux. Sentant qu'il allait mourir, il fit appeler tous les habitants du village et leur dit: " Ne suivez plus les mauvais conseils et les mauvais exemples que je vous ai donnés. Ne votez jamais mal. Ne manquez jamais à vos devoirs religieux. Ne lisez pas la *Dépêche*. A tous je demande pardon." Quelques heures après, il rendait le dernier soupir. Ce fut la dernière leçon de l'instituteur. Elle valait mieux que les autres.

* * *

C'est que aussi, il y a toujours de bien belles âmes de par le monde. On ne l'aperçoit pas parfois et l'on coudoie des saints, des vrais saints. M. Odélin, l'un des vicaires généraux de Paris, vient de publier en brochure les *Souvenirs sur le cardinal Richard*. Goûtez ce trait, qu'on dirait tiré de

quelque antique hagiographie et qui peint au vif le bon cardinal que la France pleure encore :

“ Il priaït avec la foi que le Sauveur demandait à ses disciples pour être exaucés, une foi à transporter les montagnes. Un mardi de septembre 1900, je lui apportai deux chèques de 100,000 francs et un chèque de 30,000 francs, en tout 230,000 francs, qui m'avaient été remis pour les œuvres du diocèse de la manière la plus inattendue. Le cardinal reçut cette bonne nouvelle le plus tranquillement du monde. “ C'est bien, dit-il, sans être autrement ému ni “ surpris ; ce sera pour faciliter la construction de l'église Saint-Jean de “ Montmartre. J'avais fait, à cette intention, une première neuvaine à saint “ Joseph ; j'en commençais une seconde ; saint Joseph m'a exaucé. Avez- “ vous autre chose à me dire ? ”

* * *

Le 2 mai dernier, la Faculté de théologie d'Innsprück fêtaït le cinquante-naire du professorat du P. U. Hurter, S. J. C'est le 2 mai 1858 qu'il donna sa première leçon à l'Université.

Le P. Hurter est le fils de l'illustre historien Frédéric Hurter, président du Consistoire de Schaffouse, qui se convertit au catholicisme en 1844, à Rome. Il avait, étant encore luthérien, écrit sur Innocent III un livre demeuré classique. Hurter, après sa conversion, fut appelé à Vienne en qualité d'historiographe impérial ; il contribua beaucoup à faire la lumière sur les dernières années de Wallenstein.

Il eut deux fils, Henri et Hugo. Henri, qui est mort en 1895 à Vienne, avait suivi son père dans les études historiques. Hugo né en 1831 à Vienne, entra en 1857 dans la Compagnie de Jésus.

Il s'adonna entièrement aux sciences théologiques. Son *Compendium theologiae dogmaticae* a eu onze éditions. Il a en outre donné le *Nomenclator literarius theologiae catholicae* (une quinzaine de volumes), la *Medulla theologiae, les Selecta opuscula SS Patrum*, 54 volumes. Le savant professeur jouit encore d'une santé excellente, et l'âge ne lui a rien ôté de son intelligence et de son activité.

* * *

La statistique officielle récemment publiée, expose qu'il y a eu en France, au cours de l'année 1907, 773,000 naissances et 793,000 décès, soit 20,000 décès en plus ! C'est la conséquence d'une décroissance déjà ancienne de la natalité française, mais qui s'est accélérée depuis vingt ans et qui aboutit à une chute qu'on ne prévoyait pas si rapide. C'est là, remarque l'*Univers*, une catastrophe nationale. “ On a parlé, ajoute M. François Veillot, à propos de cette lamentable infécondité, de l'agonie d'une race. L'expression est vive et va peut-être un peu loin. La race française apparaît, dans ce tableau, frappée d'une affection morbide ; il s'en faut qu'elle soit à l'agonie. Elle renferme encore d'admirables semences de vitalité et d'énergie, auxquelles il ne manque, pour s'épanouir et germer, qu'un peu de rosée et de soleil. A l'air salubre et vivifiant de la foi, la race française n'a pas cessé d'être prolifique. Elle le prouve au Canada ; elle le démontre même au cœur de la mère-patrie, chez les montagnards du plateau central, chez les marins des côtes basques et bretonnes.”

Pour nous, vraiment, ce n'est pas sans fierté que nous voyons notre exemple cité par le journaliste catholique ; mais, dans nos grands ce tres — où l'amour du luxe et de la jouissance sévit davantage, on fera bien de méditer la leçon que nous donnent la *catastrophe nationale* de là-bas et le *sui-cide de la race* dont parlait naguère M. Roosevelt : aux peuples comme aux

individus la vertu en somme et la morale sont profitables, même au seul point de vue des intérêts passagers de la terre.

* * *

C'est pourquoi, on a si grand tort de glorifier un contempteur de la morale comme Zola. La panthéonisation du romancier pornographe a donc eu lieu, malgré les innombrables protestations qu'elle avait à l'avance soulevées. C'est profondément triste. Voici comment, dans l'*Eclair* de Paris, M. Ernest Judet apprécie cette violation du temple de la gloire : "La folle idée de violer le Panthéon et de le déshonorer avec les cendres de Zola est une telle faute monstrueuse que les auteurs du scandale ne méritent aucune pitié. Mais il faut qu'ils en soient châtiés. Ils ont droit au maximum de publicité et de flétrissure. Nous avons bien perçu le combat intérieur qui s'est livré dans les conseils directeurs de la majorité parlementaire à propos de la sotte bravade que les plus malins et les plus avisés auraient voulu retirer. Mais il était trop tard. Ils n'ont pas eu le courage ou le crédit de réussir. La rage des violents l'emporte sur la réflexion des sages. Tant pis pour le Bloc ! Il garde toute sa responsabilité ; qu'il traîne son boulet jusqu'au bout. Son triste héros lui restera pour compte et il regrettera plus tard amèrement d'en avoir accepté la charge. Virgile parle dans son *Enéide* d'une torture épouvantable. Elle consistait à lier un mort au vivant qu'on voulait supplicier. *Tormenti genus !* Le mort tuait naturellement le vivant au milieu de douleurs atroces. Zola est le cadavre du Bloc. Le Bloc en mourra."

* * *

Le Panthéon de l'Angleterre, c'est la cathédrale de Westminster. On y a célébré, dans la dernière semaine d'avril, les funérailles du premier ministre défunt, sir Henry Campbell-Bannerman. M. Clémenceau y assistait à côté du roi d'Angleterre. La politique et l'*Ventente cordiale* ont fait ce miracle de conduire dans une église — protestante, c'est vrai, mais pleine aussi de souvenirs catholiques — le païen qui gouverne la République française, et de le placer près d'un roi. Le *Soleil*, organe des royalistes de France, fait à ce sujet les judicieuses réflexions qui suivent :

"Ce que Fallières n'accordait pas aux marins français du *Iéna*, ce que Clémenceau lui-même refusa à son compagnon de cabinet Guyot-Dessaigne, ce que, chaque jour, un fonctionnaire ne risquerait pas sans encourir une révocation, entrer dans une église, s'agenouiller sur une tombe, Clémenceau l'a osé ! Cet homme est un peu incohérent, mais intéressant, et s'il consentait seulement à renouveler en faveur d'un Français le geste clérical qu'il fit en l'honneur de sir Campbell-Bannermann, on pourrait croire qu'il finira en bon chrétien.

"Mais s'il édifie l'archevêque de Westminster par sa ferveur et flatte l'amour-propre anglais par son empressement à accourir, il nous expliquera difficilement pourquoi, prenant pour son compte de telles licences avec le protocole républicain et la libre-pensée, il disgracie et frappe les fonctionnaires et employés de l'Etat français assez oublieux des instructions et prescriptions ministérielles pour s'associer à une cérémonie religieuse, s'agenouiller sur la tombe d'un parent et d'un ami, ou simplement saluer une croix portée par un prêtre devant un cercueil."

* * *

Les fêtes d'Orléans à l'honneur de Jeanne d'Arc se sont célébrées, cette année, le 8 mai avec la participation du clergé. L'an dernier les Franc-Maçons avaient réussi à s'imposer. Le bon sens des Orléanais a rétabli les

choses dans l'ordre voulu par la tradition. C'était, comme l'on sait, le 479^e anniversaire de la délivrance de la ville que l'on célébrait. C'est le célèbre abbé Coubé — l'ancien Père Coubé — qui a prononcé le panégyrique de la sainte héroïne. Il a parlé admirablement du cœur de Jeanne: du cœur de l'enfant, du cœur de la guerrière et du cœur de la martyre. Voici la dernière prière — elle fut frémissante — du grand prédicateur, qui s'adressait ainsi à l'âme de Jeanne, après avoir magnifié les noblesses de son cœur: "Reviens, oh! reviens donc vers ta douce France, ô colombe immortelle! Etends sur nous tes ailes blanches, ô colombe de la foi, qui ne doutes jamais de Dieu ni de ton pays. Etends sur nous tes ailes blanches, ô colombe de l'amour, qui fus si tendre aux malheureux, ô colombe de la pureté, qui sanctifias les cœurs les plus turpides. Rapporte-nous du haut de l'azur le rameau d'olivier, pour mettre un terme au déluge sanglant de nos révolutions, ô colombe de la paix. Et si c'est possible, joins au rameau d'olivier un brin de laurier qui relève notre front aux yeux du monde, ô colombe de la victoire. Ainsi soit-il!"

* * *

Deux hommes illustres, un savant et un lettré, M. de Lapparent et M. François Coppée, tous deux bons soldats de l'Eglise et de sa foi, viennent de mourir. M. de Lapparent, l'une des gloires du monde scientifique chrétien, était né à Bourges, en 1839. M. Coppée, dont la réputation littéraire est mondiale, était né à Paris en 1842.

"M. de Lapparent," écrit un rédacteur du *Gaulois*, "appartenait à cette classe de savants qui se font gloire de croire en Dieu! Rien donc ne l'affectait davantage que l'orientation donnée par le gouvernement de la troisième république à l'enseignement de la jeunesse française. Cet enseignement n'est pas neutre, ainsi qu'aïment à le proclamer ses partisans ou ses créatures, il est nettement antireligieux et par conséquent destructif de toutes ces grandes idées morales, de tous ces nobles mouvements de la conscience humaine sans lesquels aucune société digne de ce nom n'est possible. En mourant, l'homme illustre qui disparaît aura pu se rendre cette justice que, durant toute sa vie, il avait combattu avec un infatigable courage pour le drapeau qui lui était cher... C'est le plus bel éloge que nous puissions faire d'une telle carrière!"

"La mort," écrit M. Edouard Dumont, en parlant de M. Coppée, "la mort, nous y passerons tous et les gens de notre bateau peuvent commencer à prendre leurs numéros. Hier c'était Coppée, ce sera peut-être Clémenceau demain. C'est un doux oreiller pour s'endormir dans le sommeil de la mort que la pensée qu'on n'a jamais fait de mal à personne, qu'on n'a pas mis de larmes dans les yeux de quelque vieille religieuse obligée de quitter la maison qui était la sienne, qu'on n'a pas vendu le bien des malheureux pour enrichir encore davantage des millionnaires juifs. Notre cher Coppée n'avait rien de ce genre à se reprocher. Il avait aimé la France et Dieu, consolé des milliers d'âmes, célébré la beauté des campagnes et des bois, le chant des oiseaux et le parfum des fleurs."

* * *

On signale en Angleterre l'apparition d'un type social nouveau, destiné, semble-t-il, à un véritable succès dans l'avenir, et dont au Canada aussi le besoin se fait sentir; c'est celui de la *lady help*, une façon de demoiselle de compagnie qui accepte de tout faire dans une maison, pour son service régulier — mais sans déroger et en gardant rang dans la société.

"Ces jeunes filles bien nées, mais sans fortune, dit la *Croix* de Paris, qui envisagent courageusement la perspective d'"aider" les maîtresses de maison dans leur ménage, à condition d'être traitées par elles comme des "demoi-

selle," nous paraissent plus avisées que celles de leurs compagnes qui, bardées de brevets divers, s'obstinent à stationner, au milieu de la foule boustulante de leurs paires, dans les avenues encombrées qui mènent aux petits emplois administratifs. Que d'examens à passer, que de protections à solliciter, que de démarches à répéter pour se voir, en fin de compte, pourvue d'un poste de gratte-papier subalterne qui rapporte à peine de quoi ne pas mourir de faim ! Mieux payées, si l'on tient compte du salaire en nature, et pouvant économiser la majeure partie de leur salaire en argent, les auxiliaires des dames anglaises peuvent mettre de côté, en un nombre d'années relativement faible, une somme qui peut aider à leur établissement futur.

Ce n'est sans doute qu'un commencement, et il faut attendre que le phénomène s'étende. Nous croyons, nous, qu'il s'étendra. Tout y pousse : d'une part, les exigences croissantes et la raréfaction des servantes proprement dites ; d'autre part, la mobilité des fortunes contemporaines, qui jette dans la misère ou dans la gêne tant de familles riches ou aisées. En outre, les inventions et le confort de la vie moderne simplifient bien des besoins ménagères et les rendent moins rebutantes. Enfin, et surtout, quelle honte y a-t-il à faire, en compagnie d'une dame, ce que cette dame fait elle-même ? "Pierre l'Ermite" mettait en scène, il y a quelques mois, le cas de malheureuses jeunes filles, orphelines et bien élevées, battant le pavé de Paris sans trouver aucune "situation" et s'agrippant peu à peu dans ce vaste désert de poussière humaine, inhospitalier pour tant de douleurs. Que des jeunes filles de ce genre aient l'audace — car il en faut — de réclamer des fonctions semblables à celles des *lady-help* : Nous croyons pouvoir leur prédire qu'on les casera sans peine, et qu'elles pourront même choisir.

* * *

Le nom de Pierre l'Ermite — M. l'abbé Loutil — vient de se glisser sous notre plume. Les admirateurs du spirituel chroniqueur de la *Croix* de Paris, et ils sont légion au Canada, auront appris avec plaisir son succès devant les urnes, aux élections municipales du 10 mai. Il a été élu conseiller de la commune du Coudray-Montceaux (Seine-et-Oise).

Mgr de Ligonnès, évêque de Rodez, est aussi conseiller municipal et même maire de son village depuis plusieurs années. Ses constituants l'ont réélu.

Il y a aussi Mgr Lesur, P. A., qui est maire de Mortiers.

* * *

Je croyais, jusqu'à présent, que le doyen des chœurs d'église, c'était mon vieil ami, M. Pigeon, qui chante à l'église de Saint-Polycarp (Soulange) depuis 62 ou 63 ans et ne paraît pas, malgré ses 87 ans sonnés, vouloir résigner ses fonctions de sitôt.

Or, je trouve cette note sur le doyen des chœurs, dans un journal de France : "M. Narcisse Rigault, chante à la cathédrale de Senlis, depuis l'âge de 20 ans, paraît bien être, avec ses 92 ans, le doyen des chœurs de France. Mais si l'on considère l'ancienneté des services, ce titre ne reviendrait-il pas de droit à M. Léon Carré, de Quincy-Sévy ? Agé de 86 ans, il chante à l'église de cette paroisse depuis l'âge de 8 ans. Il chanta d'abord comme enfant de chœur, ensuite comme chanteur. Il y a eu soixante-dix-huit ans à Pâques dernier qu'il a chanté sa première épitre. Aujourd'hui encore, il a conservé sa belle voix sans le moindre tremblement. Bien qu'éloigné de l'église de près de 2 kilomètres, M. Carré ne manque aucun office et assiste à toutes les levées de corps dans notre paroisse, laquelle est assez étendue. Tous les jours, M. Carré exerce son métier de jardinier, dont il vit, et ne désire conserver sa verte vieillesse que pour occuper longtemps encore sa place au lutrin."

Mais M. Pigeon n'a pas dit son dernier mot, ni chanter sa dernière note.

* * *

Et puisque nous parlons de durée et de gloire, je glisse ici une petite note qui signale un fait curieux et intéressant :

"Le soleil du 5 mai. — Bien des admirateurs de Napoléon Ier négligeront assurément, cette année, un pèlerinage fort suivi dans le second quart du dix-neuvième siècle, le 5 mai, anniversaire de la mort de l'Empereur. Ce pèlerinage n'imposait pas aux Parisiens un bien grand déplacement. Ils n'avaient qu'à se rendre dans la grande allée des Tuileries ou dans l'avenue des Champs-Élysées. Une fois là, ils assistaient au coucher du soleil derrière l'Arc de Triomphe de l'Etoile. En effet, le 5 mai, jour où Napoléon mourut à Sainte-Hélène — *et ce jour-là seulement* — l'astre du jour, au moment de passer sous l'horizon, s'encadre exactement dans la majestueuse baie de l'Arc de Triomphe et l'entoure, avant de disparaître, d'un rayonnement éblouissant. N'y a-t-il pas là matière à réflexions curieuses ?"

Si durable qu'elle soit, la gloire humaine est toujours périssable et éphémère. On ne saurait songer à Napoléon sans se le rappeler vivement. Quelque brillant, en effet, qu'il soit derrière l'arc de Triomphe de l'Etoile, le soleil du 5 mai n'est toujours qu'un soleil couchant.

* * *

La gloire que le chrétien convaincu recherche est autrement riche d'avoir et de promesses, mais elle n'est pas de ce monde. Pourtant, les coutumes chrétiennes, les glorifications de l'Eglise et le prestige qui entoure les hauts dignitaires ne vont pas sans un charme ou un éclat qui valent sûrement bien d'autres triomphes.

Nous sommes à l'époque des visites pastorales de nos évêques. Connaissez-vous quelque chose de plus réjouissant pour l'âme et de plus réconfortant pour la foi que ces courses de nos premiers pasteurs à travers les villages et les campagnes ? Cette voiture qui porte Monseigneur, comme on la voit de loin, et comme c'est joli et plein de sens pour le cœur quand, à son arrivée dans le village, les cloches carillonnent à grandes volées. Les vieillards se signent en pensant aux anciens évêques qui portaient encore le rabat... et les petits enfants écarquillent leurs beaux yeux en pressant leurs mains de questions. C'est tout comme si le bon Jésus passait. La foi se ravive et les bénédictions pleuvent.

* * *

Mais — pourquoi ne pas le dire — l'orgueil et le luxe nous gâtent un peu trop nos populations. Les toilettes de nos communicants, trop souvent, par exemple, ne sont plus en harmonie avec la position sociale des parents. J'y pensais, en lisant, l'autre matin, dans une revue française, cet extrait d'une lettre de l'archevêque de Cologne. Nos lecteurs se rappelleront que Mgr de Montréal avait dit à peu près la même chose, l'an dernier : "A l'occasion de la première communion, on consacre souvent aux détails de toilette, surtout des filles, des soins qui dépassent les moyens de beaucoup de parents et qui sont de nature à nuire chez les enfants au sérieux qu'exige la préparation de cet acte si saint et à leur dévotion pendant la cérémonie de la sainte communion. Nous croyons donc utile d'engager les prêtres de l'archidiocèse à prendre des mesures pour remédier à ce mal. A cet effet, ils exposeront aux parents que les prescriptions de l'Eglise ne demandent qu'une toilette modeste, conforme à la condition de chacun, et que tout l'étalage d'un luxe inutile, alors même que l'état de fortune le permet, est contraire à l'humilité qui doit être la disposition principale du chrétien dans la sainte communion."

* * *

Autrefois — raconte quelque part Mgr Lobbedey, évêque de Mculins, — chaque confirmand allait aux pieds du pontife, tenant en mains un bandeau pour recevoir l'onction chrismale. L'onction faite, on se servait du bandeau pour enserrer le front du confirmé comme d'un diadème. Et ce diadème l'enfant le gardait sept jours... en l'honneur des sept dons du Saint-Esprit. Après quoi, le prêtre enlevait les bandelettes qu'on brûlait et dont on réservait les cendres pour le mercredi qui ouvre la sainte quarantaine. Cet usage était en honneur au XIIe siècle. "De nos jours, se demande Mgr Moulins, la disparition rapide des vestiges matériels du sacrement n'est-elle pas un indice ? Et lorsque beaucoup de confirmés ont franchi le seuil de l'église... restent-ils liés au service de notre sainte religion ?" La question sans doute est angoissante. Mais, dans nos campagnes canadiennes, le souvenir du passage de l'évêque — et partant de la confirmation — ne disparaît pas si tôt ! C'est souvent, dans les jeunes âmes, le germe d'une vocation à l'apostolat, au sacerdoce ou à la vie religieuse.

* * *

C'est cette part de la vie religieuse, "la meilleure part," qu'avait choisie, au commencement du XIXe siècle, Madeleine-Sophie Barat, la fondatrice de la société des Dames du Sacré-Cœur. L'Eglise vient de célébrer glorieusement tout ensemble sa vie et son œuvre en lui accordant — le dimanche 24 mai 1908 — les honneurs de la béatification. La cérémonie grandiose comme toujours a eu lieu dans la basilique de Saint-Pierre à Rome. C'est Mgr Amette, archevêque de Paris (le diocèse de la Bienheureuse) qui a officié pontifiquement, en présence des cardinaux et d'une foule de 40,000 fidèles, dont plusieurs milliers de Français.

Dès le soir du même jour et le lendemain, chez nos Dames du Sacré-Cœur au Sault-au-Récollet et à la rue Saint-Alexandre à Montréal, des fêtes splendides ont fait écho sur nos rives aux cérémonies romaines. Les Dames du Sacré-Cœur accomplissent au Canada depuis plus de cinquante ans une œuvre trop féconde et trop justement appréciée pour que nous n'ayons pas été tous heureux de nous joindre à leur joyeux Te Deum !

* * *

Une autre manifestation catholique, dont il convient de garder précieusement la mémoire, c'est celle toute spontanée par laquelle les catholiques de Montréal, ceux surtout d'origine irlandaise, ont salué le passage dans notre ville du primat de toute l'Irlande. Son Eminence le cardinal Logue, archevêque d'Armagh.

Au cours de son voyage d'Amérique, entrepris à l'occasion des fêtes récentes du centenaire de l'Eglise de New-York, le cardinal a voulu voir le Canada, et, en compagnie de Mgr Browne, évêque de Cloyne (Queenstown), de M. Queen, curé de la cathédrale d'Armagh, de M. Browne, secrétaire de Mgr de Cloyne, et de Mgr Hayes, chancelier de Mgr Farley, il nous arrivait à Montréal, le 16 mai. Son Eminence n'a passé que deux jours avec nous, mais son temps a été bien employé. Descendu à l'archevêché et l'hôte de Mgr l'archevêque, le vénérable cardinal a vu réunis, dans un dîner d'honneur à la table archépiscopale, tous les prêtres séculiers et réguliers d'origine irlandaise, de Montréal. Il a présidé le dimanche, 17 mai, l'office paroissial à l'église-mère irlandaise, Saint-Patrice. Il a visité notre grand séminaire, l'université Laval, Notre-Dame, Bonsecours, Outremont, Villa-Maria... et il a été reçu d'une façon particulièrement brillante par les Knights of Columbus. Dès le dimanche soir le parti cardinalice se dirigeait sur Québec.

“ Il est difficile — disait la *Semaine religieuse* de Montréal — d'imaginer un vieillard plus sympathique et d'un abord plus facile que le vénérable prélat de toute l'Irlande. Tous ceux qui l'ont approché en demeurent convaincus. Plutôt petit de taille, mais de corpulence assez prononcée, les épaules légèrement voûtées, les cheveux très blancs et longs, où tranche d'un vif éclat la calotte cardinalice, il se met à l'aise avec une bonhomie parfaite et il a l'air de vous dire : “ Faites-en autant ”. Son œil est plein d'éclairs et, à tout moment, ses lèvres esquissent un fin sourire. C'est un causeur et, en même temps, c'est un observateur.”

* * *

L'annonce de la translation du siège épiscopal de London au siège archiepiscopal de Toronto de Mgr McEvay s'est confirmée. L'archevêque démissionnaire, Mgr O'Connor, qui a 68 ans et est évêque depuis 18 ans — à London d'abord (1890) puis à Toronto (1899) — se retire dans un couvent de son ordre. L'on sait que le vénérable prélat appartient à la communauté des Pères de Saint-Basile.

Mgr McEvay avait déjà succédé à London, en 1899, à Mgr O'Connor. Sa promotion au siège métropolitain de Toronto paraît très populaire. Le nouvel archevêque est sympathique aux Canadiens français, le choix qu'il avait fait à London, de Mgr Meunier, curé de Windsor, pour son vicaire-général l'indique assez nettement. Le nouveau titulaire du siège de London n'est pas encore connu. On parle de Mgr Scollard du Sault-Sainte-Marie, auquel succéderait soit Mgr Meunier, soit M. le curé Latulippe. Mais, dans des questions aussi importantes, il convient d'attendre respectueusement et sans plus de commentaires, les décisions de l'autorité supérieure. Mgr McEvay n'a que 55 ans (1852).

* * *

Les fêtes du deuxième centenaire de Mgr de Laval s'annoncent pour la dernière semaine de juin à Québec comme devant être très brillantes. Celles du troisième centenaire de la fondation de Québec, pour la fin de juillet, attirent l'attention du vieux monde. En France et en Angleterre, les journaux et les revues parlent de nous. On lira avec joie cette citation d'un article de *l'Univers* de Paris (10 mai), que pour notre part nous trouvons abso-lument dans la note. *L'assaut qui se renouvelle, la rencontre non sanglante mais plus décisive peut-être et moins glorieuse*, dont parle le confrère français, sous des formes moins voilées nous en avions déjà parlé ! Voici l'extrait : “ L'œuvre de Champlain est vivante ; pour témoigner de cette vitalité profonde, voici un fait plus éloquent que bien des considérations : En vingt ans (1881-1901), les catholiques de langue française dans l'est du Canada ont augmenté de trois cent trente mille (332,934), ceux de langue anglaise de trois mille (2,830) (1). On comprend donc que les Canadiens français, dont la devise “ Je me souviens ” appelle une particulière dévotion au culte du passé, aient voulu célébrer d'une manière grandiose le troisième centenaire de la fondation de Québec. Avec le “ Père de la Nouvelle-France ” ils veulent fêter ceux qui prirent large part à son entreprise, pour la défendre et la féconder de leurs sueurs et de leur sang ; colons et missionnaires, soldats, prêtres et martyrs, tous ceux qui apportèrent “ une perle à l'écrin précieuse de l'histoire ”. Avant tous, le grand évêque François de Laval-Montmorency. Pour le deuxième centenaire de sa mort bienheureuse (6 mai 1708), ils lui élèveront un monument magnifique, en attendant que l'Eglise leur permette de l'honorer sur les autels. Mille neuf cent huit, c'est encore le cent cin-

(1) *Canada ecclésiastique*, 1908, p. 310.

quantième anniversaire de la bataille de Carillon (8 juillet 1758). Carillon, mot tout vibrant pour les Canadiens français, puisqu'il rappelle un triomphe de victoire. Carillon, c'est la gloire, c'est Montcalm qui passe l'épée haute, chassant l'ennemi en déroute. Ah ! le chevaleresque marquis de Montcalm, la bravoure, la générosité, l'ardeur bien françaises ! C'est son dernier triomphe, et demain il tombera sur les plaines d'Abraham aux portes de Québec. Le Canadien français sait bien que depuis lors, cette grande bataille des plaines a toujours duré. L'assaut se renouvelle sous un aspect différent ; d'autres troupes gravissent l'Anse du Foulon, sous un autre général ; la rencontre ne sera pas sanglante, mais le résultat peut être plus décisif, et le monument de paix, qui le rappellera, moins glorieux que celui de Montcalm, mort au champ d'honneur. Puissent les sentinelles voir plus clair et les milices canadiennes donner comme au jour de Carillon. Nous avons indiqué, croyons-nous l'idée première, la raison d'être des solennités de 1908 au Canada français. C'est donc la fête du passé catholique, le jour de ceux qui l'ont fait, qui en ont reçu l'héritage et veulent y rester fidèles. C'est la fête de tous ceux qui partagent ces sentiments du peuple canadien-français et applaudissent à ses plus légitimes espérances. Si le soldat du poëte Crémazie traversait les mers, il ne trouverait même plus auprès de nos gouvernants des vestiges de la religion d'autrefois ; mais les vrais catholiques de la vieille France sympathisent toujours avec leurs frères de la France nouvelle".

* * *

Au moment où notre chronique paraîtra — nous l'espérons du moins — c'est-à-dire le 24 juin, nous chômerons partout la "Saint-Jean-Baptiste." On n'oubliera pas que de par la décision du Saint-Père Pie X, en date du 25 février, saint Jean-Baptiste, depuis longtemps notre patron national, devient aussi cette année "le patron spécial (au point de vue religieux) des fidèles Franco-Canadiens, tant de ceux qui sont au Canada que de ceux qui vivent à l'étranger". En communiquant cette bonne nouvelle à son clergé et à son peuple, Mgr l'archevêque de Québec écrivait : "Lorsque l'Eglise donne un patron à une société, elle ne lui assure pas seulement un protecteur elle lui propose aussi un modèle. En un temps où l'ardente recherche de la fortune et des plaisirs exerce sur les hommes une influence pernicieuse ; où la prudence humaine et l'amour d'une fausse tranquillité empêchent trop souvent les chrétiens de montrer dans la profession de leur foi, la force, l'énergie et l'indépendance qui en assurent toute l'efficacité, quel utile modèle que saint Jean-Baptiste ! Ses mortifications et ses austérités nous enseignent le mépris des richesses et des plaisirs, le renoncement qui est le caractère distinctif des disciples de Jésus-Christ. Sa vie tout entière est une condamnation de l'erreur et du vice, et son martyre une leçon admirable du fier courage et de la glorieuse liberté des enfants de Dieu".

* * *

Dans la livraison de février du *Messenger de Marie reine des cœurs* (Ottawa), le procureur général de la Compagnie de Marie raconte avec un charme pénétrant une audience qu'il eut le bonheur d'obtenir du Saint-Père, le 24 décembre 1907. Nous ne pouvons que signaler ici ces pages si simples, si naturelles et, à cause de cela même, si belles. Le Révérend Père présente une supplique de Mgr l'archevêque et des catholiques d'Ottawa "pour demander la consécration du genre humain au cœur immaculé de Marie." C'est déjà suffisant pour nous intéresser. Mais le tableau qu'il trace de la bonté paternelle de Pie X est tout simplement empoignant. Ce pape, c'est toujours le bon curé de la Venétie, mais vu de beaucoup plus haut et si grand !

* * *

La bonté, c'est-à-dire, la charité condescendante et douce, aux plus hauts rangs de la hiérarchie, comme du reste dans les plus modestes sphères du monde ecclésiastique et chrétien, c'est toujours par excellence la vertu des hommes de Dieu. L'on a célébré, l'autre jour, le dimanche 24 mai, dans la jolie chapelle de Notre-Dame des Anges, rue Lagauchetière, à Montréal, le 34e anniversaire de prêtrise d'un excellent prêtre de Saint-Sulpice que tout le monde aime, précisément parce que son zèle, son dévouement et sa charité sont surtout faits de bonté. M. Bédard a soixante ans, mais il a su de cœur resté jeune ! Ce sont les hommes congréganistes de Ville-Marie, qu'il dirige depuis douze ans, qui l'ont fêté — mais ses anciens élèves du collège de Montréal et ses jeunes gens du Cercle Ville-Marie de jadis, par la pensée et par le cœur, se sont unis aux congréganistes plus heureux pour dire au Bon Dieu, en lui désignant M. Bédard, le bon M. Bédard : *Ad multos annos !*

* * *

Et à Sherbrooke aujourd'hui — 9 juin — l'on célèbre les noces d'argent sacerdotales d'un autre bon prêtre et excellent éducateur, dont tous nos lecteurs des Cantons de l'Est seront heureux de nous voir saluer le jubilé, nous en sommes sûr. M. l'abbé A.-O. Gagnon, vice-supérieur et préfet des études, au séminaire de Sherbrooke, méritait bien qu'on fit violence à sa modestie pour son vingt-cinquième ! Il est entré au séminaire de Sherbrooke — comme élève — le jour même où ce séminaire s'ouvrit — le 1er septembre 1875, et dès sa première année il remportait le prix d'excellence et le prix de sagesse. Or depuis ce temps, de 1875 à 1908, sauf deux années passées à Paris à l'étude des classiques, M. l'abbé Gagnon a vécu au séminaire tour à tour élève, clerc, prêtre, préfet toujours égal à lui-même, se levant à la même heure — et de bonne heure ! — très calme, faisant le bien sans bruit. Multipliez ses prix d'excellence et de sagesse de 1875 par 33, prenez la moyenne, et vous aurez la note juste de son mérite et de sa valeur. De loin, à ce bon ami et excellent confrère, nous disons aussi et de plein cœur : *Ad multos annos !*

* * *

Les anniversaires qu'on célèbre ainsi, même quand ils sont joyeux et pleins de promesses, ce sont toujours comme des jalons qui marquent les étapes vers l'inévitable terme. Heureux ceux qui savent le regarder ce terme, et le voir, avec une entière confiance en la Providence divine.

M. Louis Fréchette vient de mourir, exactement dans la soirée du 31 mai, après une attaque d'apoplexie qui l'a foudroyé. Son agonie a duré vingt-quatre heures. Nous ne pouvons songer à reproduire au complet ce que nous avons écrit dans la *Revue canadienne* (juin) à la mémoire de ce poète, dont les œuvres poétiques vivront assurément à côté de celles de Crémazie. Nous n'ignorons pas que M. Fréchette a été et sera diversement apprécié. Tout le monde s'accorde, croyons-nous, à reconnaître qu'il était un homme de cœur et un artiste à l'âme vibrante. "Ce n'est ici, sur le bord de sa tombe, ni le lieu ni l'heure, disions-nous dans la *Revue*, d'ouvrir aucune enquête ni de réveiller des polémiques ardentes. L'homme que les circonstances de sa vie placent en face de l'opinion publique est toujours discuté plus ou moins. Le poète sensible et vibrant n'a pas toujours, même quand son âme reste chrétienne, la mentalité sûre et précise du théologien ou du philosophe, et les chrétiens même convaincus ne sont pas toujours sans péché. Pour nous qui avons connu M. Fréchette de très près, en ces dernières années, et qui l'avons vu, hier, aux

prises avec les étreintes de la mort, devant le tombeau qui va se fermer, nous nous faisons un devoir de rendre un hommage ému à sa foi très vive en l'action de Dieu dans le monde et dans les âmes, comme aussi à sa confiance sereine en la divine Providence."

"De cette foi et de cette confiance témoignent admirablement, nous semble-t-il, ces vers — les derniers, croyons-nous, qu'il ait écrits? — que nous avions l'heureuse fortune de publier dans notre livraison de mars :

Pourquoi craindre la mort, la grande inévitable ?
Qu'elle soit le repos, qu'elle soit le réveil,
Pourquoi de cette aurore ou de ce bon sommeil
Se faire si souvent un spectre redoutable ?

Aucun fantôme n'est effrayant au soleil...
De même qu'on accueille un ami véritable,
Si l'hôte au front pâli prend place à votre table,
Levez en son honneur la coupe au jus vermeil.

Pour moi, je me confie à la Justice immense.
Or ta justice, à toi, Seigneur, c'est la Clémence !
Aussi par ta bonté céleste rassuré.

Quand le terme viendra de ma course éphémère,
Je pencherai ma tête, et je m'endormirai
Sans peur, comme un enfant sur le sein de sa mère !

"*Sans peur.* Eh, oui, c'est sans peur qu'il s'est *endormi*, le poète à l'âme ainsi confiante, car il n'a pas même senti les approches immédiates de la mort. L'apoplexie l'a foudroyé, et, impuissants, sans pouvoir lui parler, nous l'avons vu mourir. Les sacrements lui furent administrés, mais il nous fut impossible de lui dire les dernières paroles — que par avance il jugeait consolantes — celles que l'Eglise met sur les lèvres de ses ministres. Cependant c'est notre espoir que *par la bonté céleste rassuré* il aura trouvé là-haut cette "*justice du Seigneur*", qu'il disait être la *Clémence*".

* * *

A la clémence divine, comme aux prières de nos lecteurs, nous recommandons aussi les confrères décédés dans ce mois. Ce sont :

M. l'abbé Pierre Ouellet, ancien curé de Saint-Léon de Standon, décédé le 6 juin, à l'âge de 49 ans ;

Le Rév. Père T. Joubert, des Pères de la Compagnie de Marie, ancien curé et fondateur de Dorval, décédé subitement, le 11 mai, à Huberdeau, à l'âge de 64 ans ;

Le Rév. Père Legault, des Oblats de Marie, ancien curé de West Chazy, décédé dans la deuxième semaine de mai, à Sainte-Martine, à l'âge de 54 ans.

Que la paix du Seigneur leur soit clémente !

Misericordias Domini in aeternum cantabo.

L'abbé Clément J. Auclair



Les Abeilles de Valvert

(Suite et fin.)

— Dites, mamzelle Madeleine, voulez-vous de moi ?

— C'est à ma mère de répondre, dit Madeleine.

— Hélas, dit La Guérine, y pensez-vous, monsieur Pierre ! — Vous avez l'air d'un brave garçon et j'ai connu votre père, qui était un bien brave homme. Mais, au jour d'aujourd'hui, il n'y a pas moyen de se marier, quand on a de la religion. Il n'y a plus de prêtres, et ma fille n'est pas d'humeur à se contenter des mômeries qu'ils font avec leur code et leurs écharpes tricolores.

— Oh ! si ce n'est que ça qui vous gêne, dit Pierre, ne vous inquiétez pas. J'ai un curé caché tout près de chez nous, dans un moulin abandonné. Il nous mariera comme des chrétiens doivent l'être, et après nous irons faire une promenade à la mairie pour empêcher les gens de jaser. Ça vous va-t-il ?

— D'abord, dit Madeleine, je voudrais voir le curé.

— Rien de plus aisé, mamzelle. Je vais vous y conduire avec votre maman ; c'est à une demi-lieue d'ici, tout au plus. Là neige est ferme. C'est un plaisir que de marcher au clair de la lune.

— Attendons à demain, dit Guérine, je veux réfléchir. On ne décide pas une chose de telle importance en cinq minutes.

— Il y a six mois que j'y pense, dit Pierre, et je croyais que mamzelle Madeleine m'avait deviné.

— Madeleine ne dit pas non : elle s'était reproché bien des fois de songer à un autre qu'à son frère ; mais enfin, elle y avait songé. Ne sachant que dire, elle mit du bois au feu.

— Revenez demain soir, monsieur Pierre, dit la mère en se levant, demain soir à pareille heure.

Pierre prit congé, et, dès qu'il fut parti, Madeleine se jeta dans les bras de sa mère et lui dit en sanglotant :

— Maman, ce sera comme vous voudrez ; mais, si vous dites oui, dame, j'en serai bien contente.

F. Guérin, qui avait tout entendu, descendit de son grenier, et tous trois causèrent jusqu'à minuit.

Le jour suivant, dès qu'elle eut aidé sa mère à mettre tout en ordre dans la métairie, Madeleine partit pour la ville. Mme Martel avait passé une mauvaise nuit ; cependant, elle sourit en voyant entrer la jeune paysanne, et lui dit tout bas :

— Je suis bien contente. Mon mari part tout à l'heure pour un voyage de trois jours. Nous pourrons faire ce que je souhaite.

— Madeleine alors lui raconta ce qui s'était passé la veille.

— Je verrai un prêtre ce soir, madame, lui dit-elle.

Et il fallut expliquer comment et pourquoi Pierre lui avait parlé de ce prêtre caché. La malade l'écoutait avec grande attention.

— O Madeleine, lui dit-elle, quelle joie ce sera pour moi, si, en mourant, je vous sais heureuse ! Qu'il me tarde d'être à demain ! — Pour écarter les soupçons des domestiques, je vais annoncer que vous me veillerez l'autre nuit. N'est-ce pas ? — Et vous resterez avec moi jusqu'à la fin. Ce ne sera pas long. Dans le couvent où j'ai été élevée, il y avait une religieuse bien malade qui toussait comme moi. Elle disait en riant : Ecoutez, écoutez le tambour de la mort. Et elle était joyeuse de mourir. Je le serais aussi, mais j'ai un enfant. Mon pauvre petit Félix, qu'en feront-ils, mon Dieu ?

Et elle pleura.

— Madame, dit Madeleine, ayez confiance. Ou le bon Dieu le préservera du mal, ou l'agneau suivra la brebis.

Le soir vint; Pierre arriva chez La Guérine au milieu d'une tempête de neige et d'une obscurité profonde. Il n'était point seul; à son bras s'appuyait un prêtre que la mère et la fille reconurent. C'était le curé d'une paroisse de la ville, un saint vieillard, vénéré entre tous, et, par cela même, un des premiers bannis.

A peine était-il assis au foyer de la veuve, que l'on entendit un léger bruit; la robe du chartreux parut sur l'escalier. L'étonnement, la joie de Pierre et du curé furent grands, et dans cette pauvre chaumière, à demi-ensevelie sous la neige, quelques heures de bonheur furent données aux proscrits. F. Guérin, sa mère, sa sœur et le brave Pierre se confessèrent au curé, qui flança Madeleine et Pierre. — Il fut convenu que, le lendemain, dès que la nuit serait close, Pierre amènerait le prêtre dans la ruelle déserte sur laquelle s'ouvrait la porte du jardin de Mme Martel.

Madeline, ce jour-là, trouva la malade toute en larmes, et elle apprit que, sur le conseil du médecin, Martel avait emmené son enfant.

— Ce petit respirait un mauvais air ici, dit la garde, sa mère le demandait sans cesse. On a bien fait. Puisque la mère ne peut guérir, il faut au moins sauver l'enfant. Monsieur l'a conduit à Lyon, chez sa tante. — Tâchez de faire entendre raison à madame, Madeleine, puisqu'elle vous écoute. Elle m'a dit que vous passeriez la nuit près d'elle. J'en suis bien aise, car je n'en puis plus. Donnez à la malade tout ce qu'elle vous demandera. Il n'y a plus rien à ménager. Elle n'a pas quinze jours à vivre.

Madeline rentra dans la chambre et vint s'agenouiller près du lit.

— Madame, dit-elle à voix basse, cette nuit on vous apportera le bon Dieu.

Tout se passa comme on l'avait espéré, dans le plus grand secret. — La mourante sembla renaitre, et son mari, de retour, fut surpris du calme angélique répandu sur ses traits. Il s'attendait à des reproches, à des pleurs. Il fut accueilli avec la plus grande douceur.

— Mon ami, dit-elle, je vous remercie d'avoir confié Félix à votre sœur, Laissez-le-lui. Je sais qu'elle l'élèvera comme j'aurais souhaité le faire. Accordez-moi une grâce. Donnez à Madeleine, qui me soigne si bien, donnez-lui la petite maison et le champ de Valvert. — Si les religieux reviennent, j'espère que vous leur rendrez leur monastère.

— Oui, s'ils reviennent ! dit Martel, ajoutant à part lui : ils ne reviendront pas. — Je ferai tout ce que vous voudrez, chère amie. Vous faut-il un acte notarié ?

— Oui, je vous en prie, dit Mme Martel.

— Eh bien, je vais le faire rédiger.

Il sortit, content d'échapper à une conversation qui l'agitait et menaçait de réveiller sa conscience.

Quelques heures après il revint, apportant l'acte de donation tout signé et le remit à sa femme. La métairie n'avait qu'une valeur bien minime pour lui ; mais, pour Madeleine, c'était un royaume. La joie naïve de la bonne fille fut le dernier bonheur de sa bienfaitrice ; une syncope l'enleva peu d'heures après. Madeleine, après lui avoir rendu les derniers devoirs, quitta, pour n'y jamais revenir, la maison du citoyen Martel.

Deux mois après, Madeleine fut mariée par le curé, dans la mesure qu'elle habitait depuis plus d'un an. Elle alla demeurer chez son mari, et le F. Guérin resta seul avec la mère. Deux fois la semaine, en allant avec Pierre au marché, Madeleine venait voir sa mère et emportait ses denrées. Le soir, elle repassait à Valvert, rapportant l'argent et les provisions. Ces visites régulières et le bonheur des jeunes époux faisaient la joie des reclus, que le retour des bûcherons obligeaient de nouveau à se tenir étroitement renfermés.

Enfin, lorsque toute la forêt eut été abattue, et que, lasse de massacres et de persécutions, la Révolution sembla s'endormir comme un tigre repu, F. Guérin, revêtu d'une sorte de robe d'ermite filée et tissée par sa mère, et qu'il portait par-dessus son habit blanc, commença à sortir quelquefois. Rarement il rencontrait d'autres personnes que des bergers ou des enfants, qui venaient ramasser des fraises, ou cueillir des mûres ou des noisettes. — Martel s'était remarqué et avait quitté le pays. Le nouveau propriétaire de la forêt attendait, pour la faire exploiter de nouveau, qu'elle eût repoussé. Bientôt les rejetons vigoureux des arbres coupés, les ronces et les fougères formèrent d'inextricables taillis; les chemins disparurent sous la végétation, et c'était avec peine que le petit charriot et l'âne de Madeleine pouvaient arriver jusqu'à la maison de sa mère.

Quant aux ruines, le lierre les avait revêtues d'un épais manteau, et son feuillage servait de refuge aux oiseaux qui naguère nichaient dans les chênes. Chaque hiver détachait quelques pierres des murs croulants, et quelques-uns de ces débris, retenus dans leur chute par les rameaux du lierre, y restaient suspendus, entourés de sombres guirlandes.

F. Guérin passait de longues heures dans les ruines. Il avait refermé les tombes ouvertes, remplacé tant bien que mal les dalles du sanctuaire et, sur l'autel à demi-brisé, il entretenait une petite lampe. — Il venait chaque nuit réciter les matines; cette voix solitaire, cette vacillante et faible lumière, seul souvenir des fêtes et des prières d'autrefois, aimaient encore les ruines de la chartreuse d'un rayon d'espérance, d'une promesse de résurrection.

VI

L'ESSAIM

Lorsque le concordat conclu entre le pape Pie VI et le premier Consul rouvrit les églises, en 1801, beaucoup de prêtres cachés reparurent, et le curé de Montbriant un des premiers. La bonne mère de Guérin prit part à la joie générale qui accueillit ce retour de la France à la foi catholique. Elle mourut peu après, heureuse de penser que son fils n'était plus un proscrit.

Madeleine pria Guérin de venir habiter près d'elle. Son mari venait de prendre à bail une grande ferme, éloignée de plusieurs lieues de Valvert. Déjà mère de quatre enfants, Madeleine craignait de ne plus voir son frère que bien rarement. D'autre part, les prêtres manquaient. L'évêque de Montbriant venait de rétablir un séminaire; il voulait y attirer le F. Guérin. Le curé vint le voir dans sa chaumière, et lui fit part du désir de l'évêque.

— Vous reprendrez vos études, mon frère, lui dit-il. Vous pourrez être ordonné prêtre dans peu d'années. Vous le savez, il n'y a plus de chartreux en France. L'ordre n'y possède plus rien. Ceux qui furent vos compagnons ici sont, les uns morts, les autres dispersés dans les chartreuses d'Allemagne et d'Italie. — Que ferz-vous ici, tout seul, dans ce désert? Venez avec nous.

Comme il l'avait fait la veille en répondant à sa sœur, F. Guérin demanda au bon curé trois jours de réflexion.

— J'avais dit au Père Général que je garderais la maison, dit-il: il me semble que je dois le faire. — Je prierai Dieu de m'éclairer; priez-le pour moi, monsieur le curé.

Le prêtre le quitta; après l'avoir accompagné jusqu'au sommet de la colline d'où l'on apercevait les clochers de Montbriant, F. Guérin redescendit vers la chartreuse. Il marchait lentement, priant Dieu de lui montrer la voie qu'il devait suivre. Il arriva près des ruines: la chaleur était accablante. F. Guérin alla s'asseoir à l'ombre des murs à demi-écroulés de l'église, et resta longtemps la tête dans ses mains. Nul bruit ne se faisait entendre: les oiseaux se tassaient dans le feuillage immobile; seules les

cigales chantaient sous l'herbe. Un bourdonnement singulier formait comme une basse continue à leur stridente musique. Il semblait venir d'un point assez rapproché du religieux. F. Guérin releva la tête, et aperçut à quelques pas de lui, suspendue aux branches d'un cyprès une sorte de grappe noire et frémissante qui brillait au soleil.

C'était un essaim d'abeilles.

D'où venait-il ? — Les abeilles du monastère étaient toutes mortes pendant le rude hiver de 93. Les ruches n'existaient plus depuis plusieurs années, et voici qu'un essaim arrivait et essayait de construire ses rayons sur l'arbre des tombeaux.

— O mon Dieu, dit F. Guérin, voulez-vous donc me promettre que nos Pères reviendront. — Je vais construire une ruche à ces abeilles. Si elles s'y logent, si la cire et le miel reparaissent ici, — j'y resterai. J'espère toujours !

Se hâtant, il courut cueillir de l'osier et des joncs, puis tressa rapidement une petite ruche. Ensuite, s'approchant doucement, il coupa avec précaution la branche où s'étaient groupées les abeilles, et l'enferma dans la ruche. Il assujettit alors le frère édifice avec des pierres, y pratiqua une petite ouverture, et s'éloigna.

Il revint à minuit, comme d'habitude, renouvela l'huile de sa petite lampe, récita son office, et, en sortant des ruines de l'église, fit un léger détour pour revoir la petite ruche aux rayons tremblants des étoiles. Il souhaitait le jour et se disait : les abeilles resteront-elles ici, ou les verrai-je s'enfuir ?

Pour la première fois, le vieux Tayaut avait refusé d'accompagner son maître. Il était resté couché sur la pierre du foyer ; ses membres raidis par l'âge et ses yeux presque éteints, annonçaient sa fin prochaine.

En rentrant, F. Guérin, s'étonnant de ne pas l'entendre remuer la queue, comme il le faisait toujours à l'approche de son maître, étendit la main dans l'obscurité pour le caresser. Il sentit que la pauvre bête était froide, et tout étonné de se sentir si ému, F. Guérin pleura. Tayaut avait appartenu à son père : sa mère l'aimait, et, depuis de longues années, ce brave chien gardait la maison du proscrit.

F. Guérin regagna sa couche de bruyère, mais il ne dormit plus ; sitôt que l'aube parut, il descendit au jardin et creusa une fosse pour enterrer Tayaut. Il se rendit ensuite à un village distant d'une demi-lieue, où il entendit la messe, et ne revint à Valvert qu'assez tard dans la matinée.

Il avait si peur de trouver la ruche abandonnée, qu'il osait à peine s'en approcher ; mais une abeille vint se poser sur une touffe de mauves qu'il avait cueillie, et, en arrivant près de la ruche, il vit que tout le petit peuple ailé travaillait déjà. Nombre d'abeilles s'élançaient à la découverte, d'autres rentraient, chargées de pollen ; à l'entrée de la ruche, l'essor contraire des unes et des autres produisait un joyeux tumulte.

F. Guérin rendit grâce à Dieu, et sa résolution fut à jamais affermie. A partir de ce jour, il ne douta plus du retour de ses frères. Pourtant, il n'en avait point de nouvelles. L'Europe, bouleversée par les guerres, ne retentissait que du bruit des batailles, et rien ne faisait pressentir humainement que la chartreuse de Valvert se relevât jamais.

Les abeilles se multipliaient merveilleusement. F. Guérin, d'année en année, augmentait le nombre de ses ruches. Dès que la vente de son miel lui eut procuré la somme nécessaire, il loua, au nouveau propriétaire de Valvert, tout le terrain occupé par les ruines et les enclos du monastère, y planta des arbres et des fleurs, et répara les murs d'enceinte. Afin de ne quitter ses abeilles ni jour ni nuit, il couvrit de roseaux une des cellules, et y apporta son mobilier d'ermite. Dans la crypte, il installa un petit pressoir, et tout ce qui était nécessaire pour la préparation de l'hydromel. Son miel était si bon, qu'il le vendait aisément, et les bonnes gens disaient : l'ermite de Val-

vert laissera un joli héritage à ses neveux. Il a des centaines de ruches et ne dépense rien ; sa récolte est toujours vendue d'avance ; mais, ce qui est bien étrange, c'est qu'il ne vend pas de cire. Ça peut-il faire de toute celle qu'il recueille ?

Quelques curieux se risquaient de temps à autre à essayer de pénétrer chez le F. Guérin. Il ne repoussait personne, mais il avertissait les visiteurs de prendre garde aux abeilles.

— Elles ne connaissent que moi, disait-il, et elles ont cruellement piqué de pauvres petites garçons qui venaient voler nos fruits.

D'allures la forêt grandissait, redevenait sombre et touffue ; les historiens de reventars et de lutins trouvaient d'autant plus de créance parmi les paysans que l'instruction religieuse était devenue plus rare. Seul au milieu des bois, F. Guérin vivait sans frayeur, gardé par les anges protecteurs du sanctuaire dévasté, et la tremblante flamme du cierge qu'il allumait tous les soirs, affirmait son attente et ses invincibles espérances.

Enfin le jour parut où le gardien des ruines de Valvert entrevit la récom-pense de sa longue attente.

L'année 1815 ramena la paix et la prospérité en France, et, de toute part, on vit revenir les exilés.

Au printemps de l'année suivante, deux voyageurs arrivèrent à Mont-briant, et presque aussitôt se rendirent à l'évêché. L'un d'eux, vieillard encore vigoureux, portait l'habit ecclésiastique, et une calotte noire couvrait sa tête rasée. L'autre était un jeune architecte de Lyon.

Ils furent reçus à merveille par l'évêque, et, après avoir déjeuné avec lui, prirent à pied le chemin de Valvert. Le vieil abbé semblait le connaître parfaitement ; pressé d'arriver, il marchait d'un pas égal à celui de son jeune compagnon de voyage.

Au sortir d'un épaïs taillis, ils aperçurent les ruines du monastère, et, blancs et roses de fleurs, les arbres du F. Guérin. Un soleil éclatant brillait ; des nuées d'abeilles bourdonnaient au-dessus du verger, et la voix mâle et harmonieuse d'un chanteur encore invisible, psalmodiait ce verset d'un des psaumes de Sixte :

Deferunt oculi mei in eloquium tuum : dicentes, quando consolaberis me ? (1).

Les deux visiteurs s'avancèrent vers la porte de l'enclos ; elle était ouverte. Ils aperçurent le F. Guérin, revêtu de sa robe d'ermite, assis sous un pècher en fleur, trépassant une corbeille. Il avait le dos tourné à la porte, et paraissait n'avoir rien entendu. L'abbé, mettant un doigt sur ses lèvres, fit signe à son compagnon de ne pas bouger ; puis, étant la soutane à larges manches qu'il portait et posant son chapeau, il parut vêtu en chartreux et s'avancèrent doucement vers le F. Guérin, qui continuait à psalmodier. L'herbe amortissait le bruit des pas du religieux ; il arriva si près du F. Guérin, qu'il n'eut qu'à étendre la main pour le toucher.

F. Guérin tressaillit, se leva tout droit, et poussant un grand cri, tomba sur ses genoux.

— P. Hugues, — s'écria-t-il — où sont nos frères, où est le P. Général ? — Et vous seul ? Oh ! je savais bien que je vous reverrais ! — Et il riait et pleurait en serrant dans ses bras le vieux religieux.

— Hélas, dit le P. Hugues, plusieurs de nos frères sont au ciel avec le P. Abbé, mais les douze qui vivent encore me rejoindront bientôt. Réjouissez-vous, F. Guérin, je reviens pour relever ces murs détruits. Le fils du premier acquéreur de notre chartreuse a renouvelé l'année dernière l'héritage pa-

me consolerez-vous ?

(1) Mes yeux se sont lassés à redire vos promesses, et je disais : quand

ternel : il a voulu restituer ce qu'il considérait comme un bien mal acquis, et nous a fait remettre une somme considérable à la condition que nous rachèterions Valvert et qu'une messe y serait dite à perpétuité tous les vendredis pour le repos de l'âme de son père. — J'ai vu l'évêque de Montbriant ce matin ; il a déjà préparé les voies, et nous pourrons acquérir à bon compte ces terrains abandonnés.

— Que Dieu soit béni ! dit F. Guérin : je n'aurai pas en vain gardé la maison ! Mais nos frères la retrouveront presque anéantie : il n'y a plus de toit . . . plus rien.

— J'amène l'architecte, qui rebâtitra nos ruches après avoir relevé la maison de Dieu, mon frère. Allons revoir l'église . . .

Ils marchèrent vers les ruines de l'église, et l'architecte, qui les suivait en silence, les vit se prosterner les bras en croix et baiser en pleurant le seuil brisé du sanctuaire.

Lui-même, à cette vue, sentit se réveiller la foi de ses jeunes années : il s'agenouilla et fit vœu de travailler à relever ces ruines, sans jamais demander d'autre salaire que les prières des chartreux.

Puis F. Guérin montra ses ruches, raconta leur histoire et dit :

— Regardez ces petites ouvrières du bon Dieu. Depuis quinze ans, elles amassent la cire qui éclairera l'autel de notre chartreuse, et de la vente de leur miel s'est formé un petit trésor, dont je ne sais pas le compte, mais que Monseigneur nous garde. Il servira pour racheter des cloches ; la solitude refleurira, et le désert entendra encore les louanges de Dieu. — Alléluia !

L'année suivante, les chartreux exilés revinrent à Valvert, et F. Guérin fit profession dans l'église reconstruite de Notre Dame-de-Paix.

Jusqu'à la fin de sa vie, qui fut longue et heureuse, il ne cessa de s'occuper de ses abeilles. Pendant les trois jours de maladie qui précédèrent sa mort, il demanda que la fenêtre de sa cellule restât ouverte, afin que ses chères abeilles vissent le voir. Elles n'y manquèrent pas ; voltigeant et bourdonnant par milliers, ne cessant d'aller et de venir des ruches à la cellule du religieux mourant.

Lorsqu'il eût été enseveli, elles se dispersèrent. Un novice qui aidait souvent le P. Guérin à les soigner, se hâta d'aller poser sur les ruches des voiles de crêpe noir, ainsi qu'on avait coutume de le faire lorsqu'un religieux mourait. — Mais le nombre des ruches s'était tellement augmenté que les morceaux d'étoffe ne se trouvèrent pas en nombre suffisant. Il fallut envoyer à la ville pour en acheter d'autres ; il était tard : le novice remit ce soin au lendemain. Il dormit mal cette nuit-là : plusieurs fois il vit en songe le bon P. Guérin qui lui faisait signe de se lever et d'aller vers les ruches.

Lorsqu'il s'y rendit le lendemain, il vit que dans toutes les ruches en deuil le travail avait recommencé, mais, dans celles qui n'avaient pas de crêpe, on n'entendait aucun bruit, et nulle abeille n'en sortait.

Le novice souleva ces ruches ; elles étaient à demi-remplies de miel, mais toutes les abeilles en étaient sorties et n'y revinrent jamais.

JULIE LAVERGNE.



LA FONDATION DE QUÉBEC

La grandeur humaine se manifeste sous des formes diverses. Mais elle est tout particulièrement digne de l'admiration des hommes quand elle crée quelque chose de durable. Or, le fondateur est un créateur, et, ce qui est remarquable dans sa destinée, c'est qu'il grandit avec son œuvre, et qu'il faut parfois des siècles pour accomplir sa glorification.

L'homme de guerre arrive à la gloire rapidement, par quelques actions d'éclat. L'artiste y parvient tout d'un coup, par la production d'un chef-d'œuvre. Mais le fondateur grandit lentement, à mesure que son œuvre se développe, et souvent après des siècles d'obscurité. Un jour, sur une colline inhabitée, un jeune homme inconnu se bâtit une demeure, et l'entoure d'un fossé, en disant : " Je veux fonder ici une ville, et qu'une nation y naisse." Bientôt d'autres habitations viennent se grouper autour de la sienne, et la cité prend naissance.

L'homme meurt, quand elle n'est encore qu'une bourgade obscure. Mais les années et les siècles qui passent la voient grandir sans cesse autour de son tombeau, et la nation devient puissante et glorieuse.

La cité s'appelle Rome, et le jour vient où le peuple romain, maître de l'univers, élève Romulus, son fondateur, au rang des dieux. Ce qui constitue sa grandeur, c'est qu'il a conçu un grand dessein, et que ce grand dessein s'est accompli.

L'homme médiocre ne voit qu'aujourd'hui, le grand homme voit demain et les siècles futurs. Il ne travaille pas seulement pour ses contemporains, mais pour la postérité. Il est convaincu de l'excellence de sa fondation, et il compte sur ceux qui viendront après lui pour la parachever.

Car il sait parfaitement qu'il ne fera lui-même qu'un commencement, qu'une ébauche ; mais dans son pressentiment des choses futures, dans ses visions de l'idéal, il entrevoit le couronnement glorieux de son œuvre.

Tel a été Samuel de Champlain. Il a fait le rêve ambitieux de jeter les fondements d'une ville, et d'être le père de tout un peuple : et ce grand rêve s'est réalisé.

Non seulement ce rêve est devenu une réalité, mais cette réalité grandit toujours et grandira pendant des siècles, et la gloire du fondateur grandira avec elle.

Sous le titre *la Nouvelle-France*, M. le Dr Dionne a publié un fort volume sur cette période de l'histoire du Canada qui sépare Jacques Cartier de Champlain.

Pendant ces soixante années, Québec n'existe pas encore ; mais le Canada fait déjà parler de lui, et les rois de France font des efforts successifs pour le coloniser.

François de La Roche, sieur de Roberval, Jehan Alphonse, le marquis de La Roche, Pierre de Chauvin, Gravé du Pont, de Chaste et de Monts font tour à tour des tentatives qui restent sans résultat, mais qui démontrent que la France ne renonça pas à prendre sa part d'héritage sur le sol d'Amérique.

Enfin, l'heure que la Providence avait fixée sonna, et l'instrument de ses desseins parut. C'était un marin épris de l'Océan dès son enfance, et qui l'avait déjà sillonné en tous sens. C'était un soldat passonné pour la guerre, et qui avait servi dans les troupes d'Henri IV. C'était un géographe, très versé dans la science géographique de cette époque.

C'était un Français et un chrétien, aussi dévoué à l'Église qu'à la France, et n'ayant pas d'autre amour que sa patrie et son Dieu.

Il possédait toutes les qualités requises pour devenir le père d'une France nouvelle en Amérique, et pour y commencer la grande œuvre de la colonisation du Canada par la France.

Cet élu de Dieu se nommait Samuel de Champlain, et il consacra tout le reste de sa vie à l'accomplissement de sa mission. Parti de Honfleur avec deux navires, le 13 avril 1608, il remonta le fleuve Saint-Laurent, et arriva le 3 juillet à l'endroit que Jacques Cartier avait découvert et décrit sous le nom de Stadaconé.

Mais ce lieu pittoresque avait changé de nom, et ses nouveaux habitants l'appelaient Kébec, nom sauvage qui signifie *rétrécissement des eaux*.

C'est le site que choisit Champlain pour l'établissement qu'il projetait. Au pied du haut promontoire de rochers, s'avanciant dans le grand fleuve une pointe de terre boisée, qu'une anse arrondie creusait au sud-ouest, et qui s'étendait dans tout l'espace aujourd'hui compris entre la rue Sous-le-Fort et la côte de la Montagne à l'est, et la place du marché Finlay au sud.

C'est sur cette pointe, probablement à l'endroit où s'élève aujourd'hui Notre-Dame-des-Victoires, que Champlain jeta les fondements de ce qu'il appelle lui-même "l'Abitation de Kébec." Elle se composait d'un magasin, contenant les marchandises et les provisions, et de trois corps de log's à deux étages ; le tout entouré d'un large fossé et d'une enceinte de pieux.

Tel fut le germe de la colonie française en Canada. Il en sortit un plant vivace. Mais que d'orages l'assaillirent ! et que d'années il lui fallut pour devenir un arbre !

En 1615, Champlain, qui était déjà retourné en France deux fois, ramena avec lui quatre Récollets et quelques colons. Il fit bâtir tout près de l'habitation, une chapelle que les Récollets furent chargés de desservir. Ce fut le premier temple érigé en l'honneur du Très-Haut sur les bords du Saint-Laurent, et la première messe y fut célébrée le 25 juin 1615.

L'année suivante, Champlain dut retourner en France, et, quand il revint à Québec, en 1617, il était accompagné de Louis Hébert, qui fut en réalité le premier agriculteur du Canada.

Jusque-là, les compagnies successives qui s'étaient formées pour y fonder des établissements, n'avaient guère en vue que le commerce des pelleteries. Mais Louis Hébert avait amené avec lui toute sa famille, dans l'intention de s'y fixer définitivement, et de s'y livrer à la culture du sol.

C'est le véritable ancêtre de nos *habitants* ; Dieu l'a béni et lui a donné, comme à Abraham, une nombreuse postérité. La rue Couillard, qui tient son nom de son gendre ou de quelqu'un de ses descendants, longeait probablement ou traversait la terre qu'il cultiva.

En 1620, Champlain commença la construction d'un fort, sur la montagne au pied de laquelle était bâtie son "Abitation," à l'endroit même où se dresse aujourd'hui sa statue. Les travaux marchèrent lentement et furent souvent interrompus. Il n'était pas encore achevé, quand Champlain, le jugeant absolument insuffisant, en fit commencer un plus grand, flanqué de deux demi-bastions.

C'est ainsi qu'en 1626, Québec contenait en germe tous les éléments qui entrent dans la composition d'un peuple nouveau-né : des foyers domestiques, un fort, une église, des marins, des soldats, des religieux et une famille d'agriculteurs. L'ange de la terre, descendant du ciel, apportait un nouveau-né à la grande famille des nations !

Champlain contemplant son œuvre avec d'autant plus d'affection qu'elle lui avait coûté plus cher, et il était plein de foi dans son avenir, lorsque la guerre éclata entre la France et l'Angleterre.

Il n'y avait alors à Québec qu'environ cinquante personnes, menacées de famine, lorsque Champlain apprit que des vaisseaux anglais, commandés par David Kertk, remontaient le fleuve.

Au commencement de juillet 1628, une patache et deux chaloupes arrivèrent au cap Tourmente, montées par des Anglais qui brûlèrent les deux petites maisons et les étables qui s'y trouvaient, et pillèrent et détruisirent le mobilier et le bétail.

L'une des chaloupes se rendit jusqu'à Québec le 10 juillet; et l'officier qui la montait remit à Champlain une lettre de l'amiral Kertk, resté à Tadousac avec ses navires, le sommant de se rendre avec le fort et "l'Abitation" de Québec.

Champlain était absolument incapable de résister à un siège. Mais il fit bonne contenance, et lui répondit à la sommation sur le ton d'un homme sûr de vaincre, et avec toute la dignité d'un représentant du roi de France : qu'il avait des vivres en abondance, qu'il se considérerait indigne de paraître devant son roi, s'il se rendait quand il était en état de se défendre; qu'il voulait voir l'essai des canons anglais, et qu'il était prêt à le recevoir et à résister à ses prétentions."

La vérité était que, depuis trois ans, Québec n'avait reçu de France ni vivres ni munitions; que la ration de chaque homme était réduite à sept onces de pois par jour, et que l'on attendait avec impatience des vaisseaux de France, commandés par Roquemont.

Malheureusement ces vaisseaux n'arrivèrent jamais, car Roquemont eut l'imprudence d'aller attaquer l'amiral anglais, et fut défait.

Toutefois, David Kertk ajourna son projet de s'emparer de Québec, et redescendit le fleuve. Mais l'année suivante (1629) il revint; et comme Champlain n'avait reçu, dans l'intervalle, aucun secours de la France, il lui était impossible d'offrir la moindre résistance aux nouvelles sommations de Kertk.

Les conditions de la capitulation furent d'ailleurs très honorables et avantageuses : les Anglais garantissaient liberté entière et protection aux Français qui resteraient à Québec.

Louis Kertk, frère de l'amiral, prit ainsi possession de Québec, et Champlain s'embarqua pour la France à bord des navires anglais.

L'épreuve était dure pour lui; car sa nouvelle patrie lui était déjà trois fois chère. Mais il était plein d'espoir qu'elle lui serait rendue.

Il ne fit que passer en Angleterre, et se rendit à Rouen, puis à Paris, dans l'intention de faire ses représentations au roi de France, en personne.

Louis XIII l'accueillit avec la bienveillance qu'il méritait; et Champlain lui représenta : "que Québec avait été pris par les frères Kertk, après que la paix avait été conclue entre les deux couronnes, mais alors que les Kertk et Champlain ignoraient cette conclusion de la paix; que, dans ces circonstances, la capitulation était contraire aux lois de la guerre, et nulle; que le roi d'Angleterre était, en conséquence, tenu de rendre Québec à la couronne de France." Convaincu de la parfaite justice de ces représentations, Louis XIII fit demander au roi d'Angleterre la remise de Québec, et Charles Ier fit immédiatement droit à cette demande.

Il donna l'ordre de remettre le fort et l'habitation de Québec aux mains des Français. Mais l'exécution de cet ordre traîna en longueur, et Kertk resta en possession de Québec jusqu'en 1632. Alors fut conclu, entre les deux couronnes, le traité de Saint-Germain-en-Laye, par lequel le roi d'Angleterre promettait de rendre à Sa Majesté très chrétienne tous les lieux occupés par les Anglais dans la Nouvelle-France, l'Acadie et le Canada.

Pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer, ce fut Emery de Caen, et non Champlain, qui fut chargé de venir reprendre possession de Québec.

Il y arriva le 13 juillet 1632; mais, au mois de mai suivant (1633), Champlain fut réinstallé dans ses droits, et reprit le commandement dans son cher Québec, où la population le reçut avec de grandes démonstrations de joie.

Hélas! il eut le regret de n'y retrouver ni son "Abitation," ni sa chapelle, qui avaient été incendiées pendant son absence. Des murailles noircies et à moitié démolies étaient seules restées. La maison des Jésuites et le couvent des Récollets étaient aussi dans un lamentable état de délabrement. Mais tout le monde se remit à l'œuvre avec courage pour réparer les désastres de l'occupation étrangère.

Pendant son séjour à Paris, Champlain avait promis, s'il rentrait à Québec, d'ériger une chapelle sous le vocable de Notre-Dame de la Recouvrance. Dans l'année même de son retour, il accomplit son vœu, et la chapelle fut bâtie auprès du fort Saint-Louis, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le rond-point de la basilique actuelle.

Cette chapelle devint la première église paroissiale de Québec, et fut desservie par les Jésuites, qui avaient leur résidence principale à Notre-Dame des Anges, au confluent de la rivière Saint-Charles et du ruisseau Lairer.

Cette chapelle de la Recouvrance fut malheureusement détruite par un incendie sept ans après sa fondation, c'est-à-dire en 1640. Champlain n'eut pas le chagrin de la voir disparaître, car il mourut en 1635, après quelques mois de maladie.

Hélas! l'œuvre qu'il avait rêvée n'était qu'ébauchée. Mais enfin, Québec était fondé; une France nouvelle avait inscrit son nom sur la carte de l'Amérique du Nord; un petit peuple était né sur les bords du Saint-Laurent; et le fondateur de Québec pouvait mourir, plein d'espoir que son œuvre lui survivrait et grandirait sous la protection de cette Providence des nations à laquelle il croyait si fermement.

On était arrivé aux derniers jours de décembre 1635, les jours les plus courts de l'année. Sur le promontoire, alors couvert de neige, le soleil se montrait à peine, rasant l'horizon et ne jetant qu'une lueur pâle et fugitive aux fenêtres de la pauvre habitation où le fondateur de Québec agonisait. Hélas! sur l'ombre grandissante des soirs d'hiver, l'ombre éternelle descendait lentement.

Champlain vit venir la mort, et ce fut le grand déchirement de son cœur de rompre tous les liens qui l'attachait à la terre, et de dire adieu à la vie et à ceux qui lui étaient chers, à la vieille France qu'il ne reverrait plus, et surtout à sa chère Nouvelle-France, dont les futures destinées lui causaient tant d'anxiété.

Mais il était un grand chrétien; et le joyeux carillon des cloches de Noël, annonçant la venue du Messie, lui apporta de douces consolations. C'était le jour où le ciel promet la paix aux hommes de bonne volonté, et toute sa vie n'avait-elle pas prouvé sa bonne volonté? C'était le jour où son Dieu, qu'il avait aimé et servi fidèlement, descendait sur terre; ne venait-il pas recevoir son œuvre comme un patron reçoit l'ouvrage de son ouvrier, et lui payer son salaire?

Tels furent vraisemblablement les sentiments dans lesquels Champlain quitta la terre, le jour de Noël 1635.

Parmi les astres qui brillent sur nos têtes, il en est peu qui soient sans taches, et les astronomes n'en exemptent le soleil.

Or, il en est de même du firmament de la gloire, et les grands hommes immaculés sont bien rares. Mais Champlain est un de ces rarissimes diamants dont la pureté est entière. Dans sa vie privée, comme dans sa vie publique, il brille de toutes les vertus.

Il a écrit qu'il venait au Canada pour y faire fleurir le lis; or, il était lui-même un lis immaculé qu'on a vu fleurir sous tous les climats.

C'est cette pureté du fondateur qui a mérité à son œuvre la vitalité au milieu de toutes les tempêtes qui l'ont assaillie et qui nous la montre encore pleine de force et de promesses.

O fondateur de Québec, sois fier de ton œuvre, et contemple ta ville avec admiration. Elle est la plus belle du continent américain! Elle est la bien-aimée, la glorieuse, l'inoubliable. Et lorsque, saluant l'étranger du haut de ton piédestal, tu lui crieras: "Vive Québec!" la vieille cité te répondra: "Vive Champlain!"

(Québec et Lévis).

par A. B. ROUTHIER.



Le drapeau canadien-français et le drapeau de Champlain

Le premier drapeau qui ait été arboré au jour de la fondation de la Nouvelle-France, le 3 juillet 1608, c'est le drapeau azuré chargé de la croix blanche. Ce beau drapeau, qui a abrité la généreuse semence jetée par les hommes de la Providence sur les bords du Saint-Laurent, c'est celui qui porte aujourd'hui dans ses plis, avec l'image du cœur de Jésus, le souvenir impérissable de Carillon. En effet, le Comité du drapeau national a orné le drapeau actuel des Canadiens français des quatre fleurs de lys de la glorieuse bannière de Carillon.

A la fin du premier volume des *Œuvres de Champlain*, publiées par l'abbé Laverdière en 1870, sur une carte géographique faite par Champlain lui-même, en 1612, les deux principaux navires qui y sont figurés portaient plusieurs pavillons tous traversés de la croix.

A cette preuve, ajoutons cette autre encore plus probante:

"Dans la marine marchande, dit L. Serre, il était strictement défendu aux particuliers d'arborer sur leur navire le drapeau blanc, affecté uniquement aux vaisseaux du roi. Sepet cite une ordonnance de Louis XIV destinée à remédier à certains abus, et où il est rappelé que les navires marchands devaient se contenter d'arborer, pour principal pavillon, l'ancien drapeau national de la France, c'est-à-dire le drapeau azuré chargé de la croix blanche. Or nul n'ignore que Champlain, fondateur de Québec, agissait comme lieutenant de M. de Monts ou au nom de la puissante compagnie que ce gentilhomme avait formée. Cette compagnie se composait surtout des principaux marchands de Rouen, de La Rochelle et de plusieurs autres villes du royaume. Cette compagnie de marchands devait naturellement arborer sur tous ses navires le drapeau azuré, même ceux qui, sous la direction de Champlain, devaient temporairement conduire les immigrants destinés à donner naissance à une nouvelle colonie."

(L'enseignement Primaire, juin 1908.)

La présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Seigneur, vous me jetez dans des vues profondes, je perce dans les siècles à venir. Dans ceux qui demeurent avec Jésus-Christ, saint Pierre à leur tête, je vois tous les catholiques immuablement attachés à Jésus-Christ et à son Eglise; et dans ceux qui quittent Jésus je vois les hérétiques qui doivent quitter son Eglise. Dans saint Pierre et dans les apôtres, je vois tous ceux où la foi prévaut sur le sens humain, c'est-à-dire tous les fidèles; et dans ceux qui font bande à part, et cessent de suivre Jésus, je vois tous ceux où le sens humain l'emporte sur la foi, c'est-à-dire tous les incrédules qui abandonnent l'Eglise, et surtout ceux qui l'abandonnent à l'occasion de ce mystère. Ils se perdent avec ceux qui disent: Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger? et ils tournent la vérité en allégorie. Ma chair est viande, mon sang est breuvage; ils le sont vraiment; il les faut manger, il les faut boire: trois et quatre fois, c'est là une allégorie? Mais qui en vit jamais une si outrée? Il ne s'en trouve aucun exemple. Mais qui en vit jamais une si peu expliquée, si peu démêlée? Il y en a encore moins d'exemple: en un mot, il n'y en a point; nous l'avons considéré, nous l'avons vu, et néanmoins ils s'obstinent à l'allégorie. Que le sens humain est opiniâtre à demeurer dans ses préjugés! C'est qu'ils ne peuvent sortir de cette première peine qui a été celle des Capharnaïtes, comme elle est encore la leur: Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger? Ils y succombent, ils y périsent avec ces grossiers et superbes murmureurs.

Et cependant, à les écouter, c'est nous qui sommes ces Capharnaïtes: c'est à votre humble troupeau, c'est aux petits de votre Eglise, qui écoutent en simplicité votre parole, qu'ils reprochent d'être les grossiers, d'être les charnels, et de ne pas écouter votre parole.

Eh quoi! qu'y a-t-il que nous n'écoutions pas? Jésus-Christ a dit: Que sera-ce si vous me voyez remonter au ciel (1)? Et il a montré par là que sa chair ne sera point démembrée, mise en pièces, consumée: croyons-nous qu'elle le soit? Ne croyons-nous pas que Jésus-Christ est monté au ciel, et qu'il y vit tout entier? Nous le croyons, mon Sauveur! toute la terre le sait. Si nous croyons avec cela que nous vous mangeons, et que ce qu'il vous plaît nous donner à recevoir dans nos corps est votre corps et votre sang; si nous le croyons ainsi, c'est pour ne pas dire avec les murmureurs: *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger?* Qui sont donc ceux qui le disent, puisque visiblement ce n'est pas nous? Qui sont ceux qui le disent, sinon ceux qui ne peuvent se résoudre à croire qu'on puisse manger la chair de Jésus-Christ sans la consumer, la mettre en pièces; ni la manger véritablement en sa propre substance sur la terre, sans la tirer du ciel?

(1) S. Jean, vi, 63.

Jésus-Christ a dit: *C'est l'esprit qui vivifie*; est-ce nous qui le nions? Ne croyons-nous pas que sa chair est toute pleine de l'esprit qui vivifie? S'il a été conçu en chair, il y a été conçu du Saint-Esprit: nous le croyons. *Le Saint-Esprit est survenu en Marie*: nous le croyons. S'il a été offert en la même chair avec laquelle il a été conçu, *c'est par l'Esprit Saint qu'il s'est offert*...: nous le croyons. Tout ce que Jésus-Christ accomplit en chair, s'accomplit en même temps en esprit. Ce n'est pas précisément de la chair, c'est encore principalement de l'esprit qui lui est uni, que vient la vie: nous le croyons. Nous ne disons pas avec les Capharnaïtes que Jésus soit le fils de Joseph, ni simplement le Fils de l'homme; nous disons que le Fils de l'homme, qui est conçu de Marie, est en même temps le Fils de Dieu, et doit, comme lui dit l'ange, être appelé véritablement et proprement de ce nom. Nous croyons de même que ce Fils de l'homme, qui a expiré en la croix, n'est pas seulement le Fils de l'homme; et nous disions avec le centenier: *C'était vraiment le Fils de Dieu*. Et quand on mange sa chair et qu'on boit son sang, nous croyons qu'il le faut faire en corps et en esprit tout ensemble, et que *c'est l'Esprit qui vivifie*.

Il a dit: *La chair ne sert de rien*: nous le croyons; et nous remarquons premièrement, car nous pesons avec foi toutes ses paroles, nous remarquons, dis-je, qu'il ne dit pas: Ma chair ne sert de rien: car ce ne serait pas interpréter, comme vous le prétendez, mais détruire son premier discours, où il a dit tant de fois que sa chair nous servait à avoir la vie. S'il dit donc que *la chair ne sert de rien*, c'est la chair comme l'entendaient les Capharnaïtes, la chair du fils de Joseph; et encore la chair tellement mangée avec la bouche du corps, qu'elle soit mise en pièces et consumée, en sorte qu'elle ne puisse rester pour être transportée au ciel: car c'est ainsi que l'entendirent ces murmureurs. Nous ne l'entendons point de cette sorte; et quand enfin il faudrait entendre que *la chair de Jésus-Christ*, quoique prise, quoique mangée avec la bouche du corps, de cette manière admirable que les incrédules ne peuvent entendre, *ne sert de rien* nous le croyons encore de cette sorte; car en mangeant cette chair, nous savons qu'il la faut manger comme une victime qui a été immolée, et se souvenir de lui en la mangeant. S'attendrir dans ce souvenir, se rendre avec lui une hostie sainte, participer à son esprit comme à son corps; en un mot, lui être uni de corps et d'esprit, comme le fut la sainte Vierge, lorsqu'elle le conçut dans ses entrailles: autrement cette chair ne sert de rien, quoiqu'on la mange, quoiqu'on la reçoive dans son corps. Jésus-Christ ne dit pas aussi qu'on ne la mange point, qu'on ne l'a point en substance, mais *qu'elle ne sert de rien*; comme saint Paul ne dit pas qu'on n'a point le corps du Sauveur quand on le reçoit indignement, mais *qu'on ne le discerne pas*. Il faut donc, non seulement le recevoir par le corps, mais le discerner par l'esprit; autrement, loin de le servir, il nous condamne, et nous sommes *rendus coupables du corps et du sang du Seigneur*. La chair ne sert donc de rien, de quelque façon qu'on l'entende: elle ne sert de rien toute seule, ni par elle-même; ce n'est point à elle qu'il faut s'arrêter. Et si l'on veut encore entendre par cette parole, *la chair ne sert de rien*, c'est-à-dire le sens charnel ne sert de rien, nous le croyons encore; car ce *n'est point la chair ni le sang qui nous a révélé* (1) ce que nous croyons, ni cette manière

(1) S. Jean, vi, 69.

incompréhensible avec laquelle nous croyons manger la chair du Sauveur. Ainsi tout ce qu'il a dit de sa chair mangée et de son sang bu, encore qu'il le faille entendre au pied de la lettre, de sa chair et de son sang pris en leur propre substance, *est esprit et vie*, à cause qu'en toute manière il y faut toujours joindre l'esprit; nous le croyons; et pour bien entendre les paroles du Sauveur, nous ne croyons pas que les dernières, où il a parlé de l'esprit, excluent les autres où il a parlé de la chair, mais nous apprennent à unir l'un et l'autre ensemble, et à chercher l'esprit dans la vérité et dans la propriété de la chair.

Où est donc la foi des catholiques ? Elle est dans les paroles de saint Pierre: *Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez des paroles de vie éternelle.* Nous les croyons toutes, et celles où vous inculquez avec tant de force qu'on mange en substance votre chair, et celles où vous enseignez avec la même netteté qu'il faut profiter de votre esprit. Voilà quelle est notre foi, voilà ce que nous croyons. Et où est la foi de ceux qui quittent l'Eglise, sinon dans ces paroles des Capharnaïtes: *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger ?* Nous la donner pour la consumer, c'est chose absurde et inhumaine; nous la donner sans la consumer, et en sorte qu'en même temps elle demeure entière dans le ciel, c'est chose impossible.

Seigneur, nous ne sommes point de cette troupe; on ne peut nous attribuer en aucun sens ce *Comment* des murmureurs. Nous nous rallions avec saint Pierre, nous retournons au cénacle, pour y faire la cène avec vous et avec vos disciples. Quelle simplicité! quel silence! *Prenez, mangez ; c'est mon corps ; Buvez ; c'est mon sang.* Il ne dit pas: ils seront en vous par la foi; mais ce que je vous présente, *Cela l'est.* Croyez-y, n'y croyez pas, cela est : cela est, parce que je le dis, et non pas parce que vous le croyez. Que cela est étonnant! Et néanmoins Jésus le dit sans rien expliquer; les apôtres l'écoutent sans rien demander : ces questionneurs perpétuels, s'il m'est permis une fois de les appeler ainsi, se taisent: ils font ce qu'on leur dit, non seulement sans contradiction et sans murmure, mais encore sans avoir besoin d'autre instruction que de celle qu'ils avaient reçue. Les murmures avaient été trop repoussés, les questions trop précisément résolues; tout est calme, tout est soumis : *le Père les a tirés* (1). Et les autres? Ah! fidèles, retirez-vous de leur compagnie; séparez-vous de ces séditieux, de ces impies, qui murmurent, non pas contre Moïse, mais contre Jésus-Christ même; séparez-vous en, pour n'être point enveloppés dans leur péché. Quoi? Quoi? que leur va-t-il arriver? La terre se va-t-elle ouvrir sous leurs pieds, pour les engloûtir tout vivants? Non; c'est quelque chose de pis: ils quittent l'Eglise, ils sont livrés à leur propre sens.

BOSSUET, *Méditations sur l'Évangile.*
La Cène, 1re partie, 43e jour.

(1) Cf. S. Jean, vi, 44: *Nemo potest venire ad me, nisi Pater, qui misit me, traxerit eum.*




LA CIE CADIEUX & DEROME, MONTREAL

LES VILLES D'ART CELEBRES

TRÈS BEAUX VOLUMES 10 x 7 1/2

Impression soignée

| | |
|---|--------|
| Bruges et Yprès, par Henri Hymans, 116 gravures | \$0 88 |
| Le Caire, par Gaston Migeon, 133 gravures | 1 00 |
| Constantinople, par H Barth, 103 gravures | 1 00 |
| Cordoue et Grenade, par Ch. Schmidt, 97 gravures | 1 00 |
| Dijon et Beaune, par Kleinclausz, 119 gravures | 1 00 |
| Florence, par E. Gebhart, de l'Académie française, 176 gravures | 1 00 |
| Gand et Tournai, par Henri Hymans, 120 gravures | 1 00 |
| Gênes, par Jean de Foville, 130 gravures | 1 00 |
| Grenoble et Vienne, par Marcel Reymond, 118 gravures | 1 00 |
| Milan, par Pierre Gauthier, 109 gravures | 0 88 |
| Moscou, par Louis Léger, de l'Institut, 86 gravures | 0 88 |
| Nancy, par André Hallays, 118 gravures | 1 00 |
| Nîmes, Arles, Orange, par Roger Peyre, 86 gravures | 1 00 |
| Nuremberg, par P. J. Ree, 106 gravures | 1 00 |
| Padoue et Vérone, par Roger Peyre, 128 gravures | 1 00 |
| Palerme et Syracuse, par Ch. Diehl, 129 gravures | 1 00 |
| Paris, par Georges Réat, 144 gravures | 1 25 |
| Poitiers et Angoulême, par de La Mauvinière, 110 gravures | 1 00 |
| Pompéi (Histoire — Vie privée), par H. Thédénat, de l'Institut, 77 gravures | 1 00 |
| Pompéi (vie publique), par H. Thédénat, de l'Institut, 123 gravures | 1 00 |
| Prague, par Louis Léger, de l'Institut, 111 gravures | 1 00 |
| Ravenne, par Ch. Diehl, 134 gravures | 0 88 |
| Rome, (L'Antiquité), par E. Bertaux, 136 gravures | 1 00 |
| Rome, (Des catacombes à Jules II), par E. Bertaux, 110 gravures | 1 00 |
| Rome, (De Jules II à nos jours), par E. Bertaux, 100 gravures | 1 00 |
| Rouen, par Camille Enlart, 108 gravures | 1 00 |
| Séville, par Ch.-Eug. Schmidt, 111 gravures | 1 00 |
| Strasbourg, par Welschinger, de l'Institut, 117 gravures | 1 00 |
| Tours et les châteaux de Touraine, par P. Vitry, 107 gravures | 1 00 |
| Venise, par P. Gusman, 130 gravures | 1 00 |
| Versailles, par André Pératé, 149 gravures | 1 00 |

 Ajouter en plus pour la reliure de chaque volume, toile avec plaque spéciale 0 25

Juin 1908